

Thèmes et Découvertes

Table des matières chronologique

1. Histoire de l'Encyclopédisme 1, Moreri
2. Histoire de l'Encyclopédisme 2, Bayle
3. Idée cadeau, Searles
4. Histoire de l'Encyclopédisme 3, Bart
5. Une gravure remarquable, Tristan Corbière
6. Histoire de l'Encyclopédisme 4, Isidore de Séville
7. Une dédicace remarquable, Bergson
8. Nos lecteurs (nous) écrivent, Lhoest
9. Une gravure remarquable 2, Charles Guérin
10. Nos lecteurs (nous) écrivent, Kanterian
11. Histoire de l'Encyclopédisme 5, Berthelot
12. Histoire de l'Encyclopédisme 6, Encyclopédie belge
13. Actualité, Fromm

Table des matières thématique

Histoire de l'Encyclopédisme

1. Moreri	p. 2 à 5
2. Bayle	p. 6 à 8
3. Bart	p. 11 à 13
4. Isidore de Séville	p. 16 à 17
5. Berthelot	p. 26 à 27
6. La première (et seule) encyclopédie belge : « Nouveau dictionnaire de la conversation »	p. 28 à 29

L'hébreu biblique verset par verset : script (voir vidéos dans Activités)

Hébreu Genèse 1,1
Hébreu Job, 19,26
Hébreu Deutéronome 26,5
Hébreu Genèse 49,6

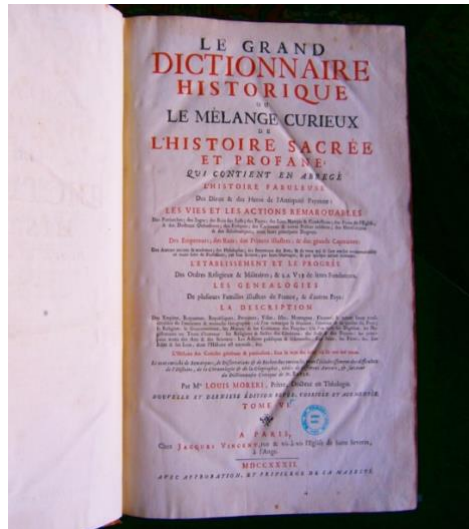
UNE ENCYCLOPEDIE DE 1674

Pour trouver une information actualisée sur un sujet, les encyclopédies en ligne sont imbattables. Mais pour trouver une information sur un sujet ancien ou pour savoir ce que l'on savait à telle époque sur tel sujet, les anciennes encyclopédies restent incontournables. Tout le monde connaît la fameuse Encyclopédie de Diderot et d'Alembert (1751 et années suivantes). Celle-là a été numérisée (parce qu'elle est très connue et qu'elle fait le fierté de l'esprit des Lumières) mais elle n'est ni la première ni la seule d'avant la génération de celles du 20^os. (Larousse, Britannica, Universalis, etc...). La première, en français, est celle de Moreri, de 1674. Il y en eut d'autres auparavant mais en latin (nous en présenterons aussi) et d'autres par après, jusqu'au 19^os., bien plus "modernes" que celle de Diderot mais totalement oubliées (Trousset, Berthelot, etc...). Elles méritent aussi leur chapitre. Pour l'heure, voici

le MORERI:



Six gros volumes + 2 de suppléments
(40 x 26 x 6 cm, de 4 kg chacun, env. 250 p. chacun)



MORERI, Louis, Le grand dictionnaire historique, éd. de 1732
première page de titre

(N.B.: Il est intéressant de constater que l'Encyclopedia Universalis n'a d'article que pour l'Encyclopédie de Diderot, comme s'il n'y avait rien eu avant ! Au moins le Larousse en 20 volumes lui consacre 1 ligne)

Le grand dictionnaire historique a d'abord paru en un volume en 1674. Moreri en a préparé un 2^e volume mais la mort vint le surprendre en 1680. L'édition en a été reprise, complétée et rectifiée par Pierre Bayle (admirateur de l'oeuvre de Moreri et lui-même auteur d'un dictionnaire fameux), ensuite par d'autres érudits (Leclerc, Gouget, ...). Entre 1674 et 1759, le dictionnaire, progressivement augmenté à 6 volumes, a connu non moins de 20 éditions ! Celle de la bibliothèque, annoncée comme la dernière, est la 18^e et date de 1732 (et les suppléments de 1735) mais il y en eut encore deux autres. Ce dictionnaire, premier de ce genre en français, a été traduit en 5 langues: allemand, anglais, espagnol, italien et néerlandais.

Dictionnaire ou encyclopédie ?

"Encyclopédie" est un mot grec composé de *en-kuklios* (à/de l'ensemble, comme "encyclique" !) et de *paideia* (enseignement, d'où "pédagogique" par exemple): enseignement couvrant l'ensemble (des connaissances). Le mot apparaît pour la première fois en français chez Rabelais en 1532 (Pantagruel II, 20). Au 17^e et 18^e., il est encore rare. On emploie encore plutôt le mot "dictionnaire" qui était utilisé pour l'explication des mots d'une langue (dictionnaire linguistique) ou pour leur traduction dans d'autres langues (dictionnaire "traductif"). Très naturellement, l'explication des mots (la définition) s'est enrichie de l'ensemble des connaissances liées à ce mot (ex. Richelet, Dictionnaire des mots et des choses, 1680), puis on a sélectionné les mots porteurs de connaissances (de culture générale usuelle, puis plutôt mécaniques et scientifiques) pour en faire des "encyclopédies".

Curiosité: d'où vient le mot "calepin" ?

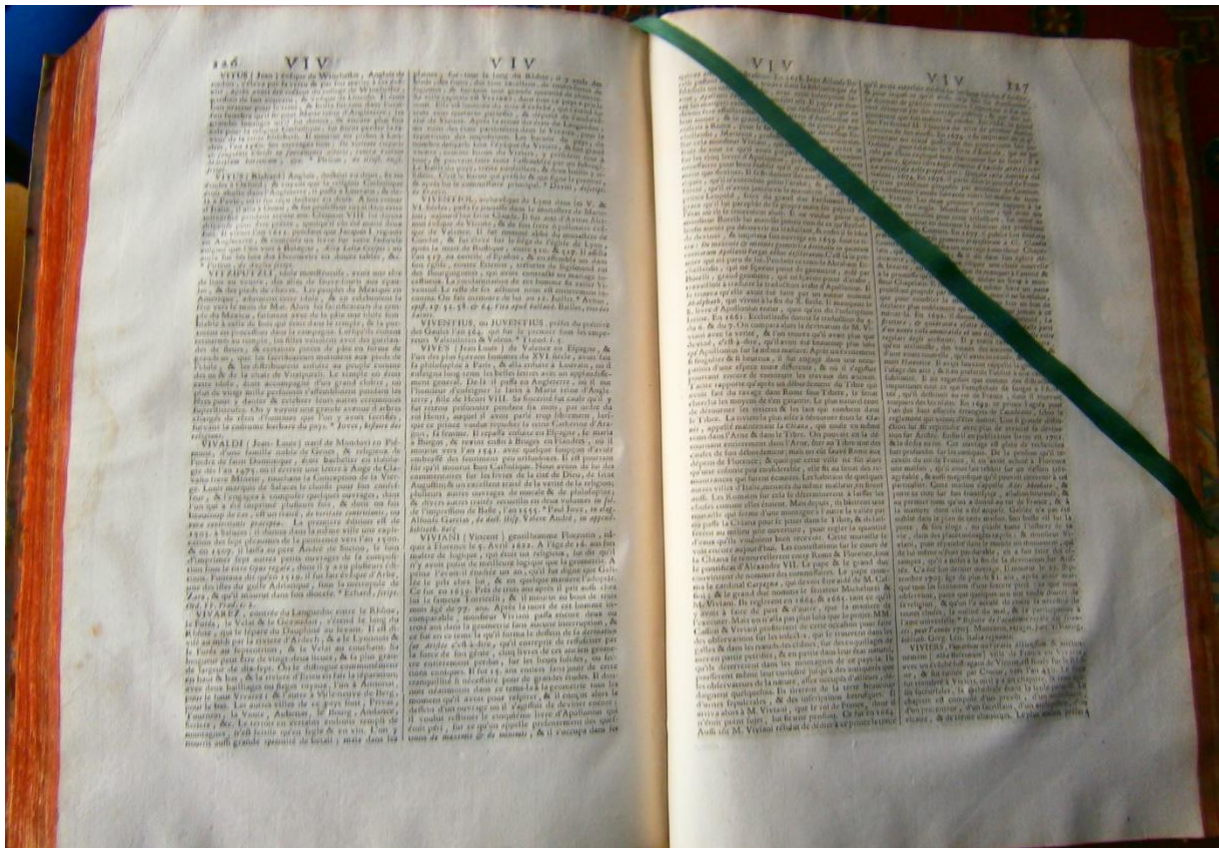
Il s'agit à l'origine d'un répertoire de mots avec leur traduction en plusieurs langues dû à un lexicographe italien du 15^e., Calepino. Le mot désigne actuellement un carnet de notes (et aussi un "cartable" en Belgique).



Moreri, Louis,

né à Bargemont
(en Provence), en 1643.
prêtre,
docteur en théologie,
secrétaire épiscopal.
décédé en 1680,
âgé de 37 ans à peine.

Oeuvre principale:
le Dictionnaire.



Une double page intérieure du dictionnaire. Il aborde surtout les personnes (dieux et héros de l'Antiquité, personnages remarquables de l'histoire religieuse et profane, généalogie de familles illustres de France et autres pays), les institutions (Empires, royaumes, républiques, provinces, villes, ordres civils et militaires; Eglise, conciles, ordres religieux, sectes, autres religions), les lieux (lieux d'histoire, lieux géographiques, pays, moeurs et coutumes des peuples), arts et métiers, inventions, curiosités (peu développés). Une vraie encyclopédie.

Les articles sont courts, précis, "ce qu'il faut savoir". Les sources sont citées. Pour un certain nombre de sujet, le Moreri reste la référence et ses articles sont encore reproduits, à peine toilettés.

A titre d'exemple, transcription de l'article (ci-dessus, mais trop petit et trop flou) sur:

Vivès (Jean Louis)

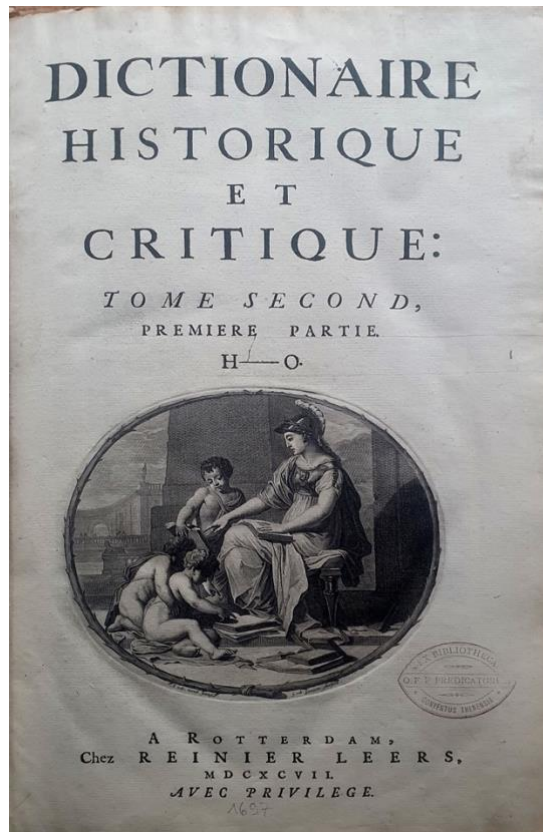
de Valence en Espagne. L'un des plus savants hommes du 16^{es}.. Avait fait la philosophie à Paris. Alla ensuite à Louvain où il enseigna longtemps les belles lettres, avec un applaudissement général. De là, il passa en Angleterre où il eut l'honneur d'enseigner le latin à Marie, reine d'Angleterre, fille d'Henri VIII. Sa sincérité fut cause qu'il y fut retenu prisonnier six mois, par ordre du roi Henri, auquel il avait parlé trop librement lorsque ce prince voulut répudier la reine Catherine d'Aragon, sa femme. Il repassa ensuite en Espagne, se maria à Burgos. Il revint enfin à Bruges en Flandres, où il mourut vers l'an 1541. (...) Nous avons de lui des commentaires sur les livres de la Cité de Dieu de St Augustin et un excellent traité de la vérité de la religion ... Sources: P. Jove, in *Elog.*; A. Garcias, de *doct. Hisp.*; V. André, *bibliotheca belgica*.

Découverte 2 :

Histoire de l'encyclopédisme 2

En 1689, Bayle commença à prendre des notes pour corriger des erreurs ou omissions du Grand Dictionnaire Historique de Moreri (1674), qu'il admirait par ailleurs. Ayant été débouté à cette époque de son enseignement mais soutenu par son imprimeur, il consacra sa fin de carrière à développer ces notes jusqu'à en faire son propre Dictionnaire, le

DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET CRITIQUE (1695-97)

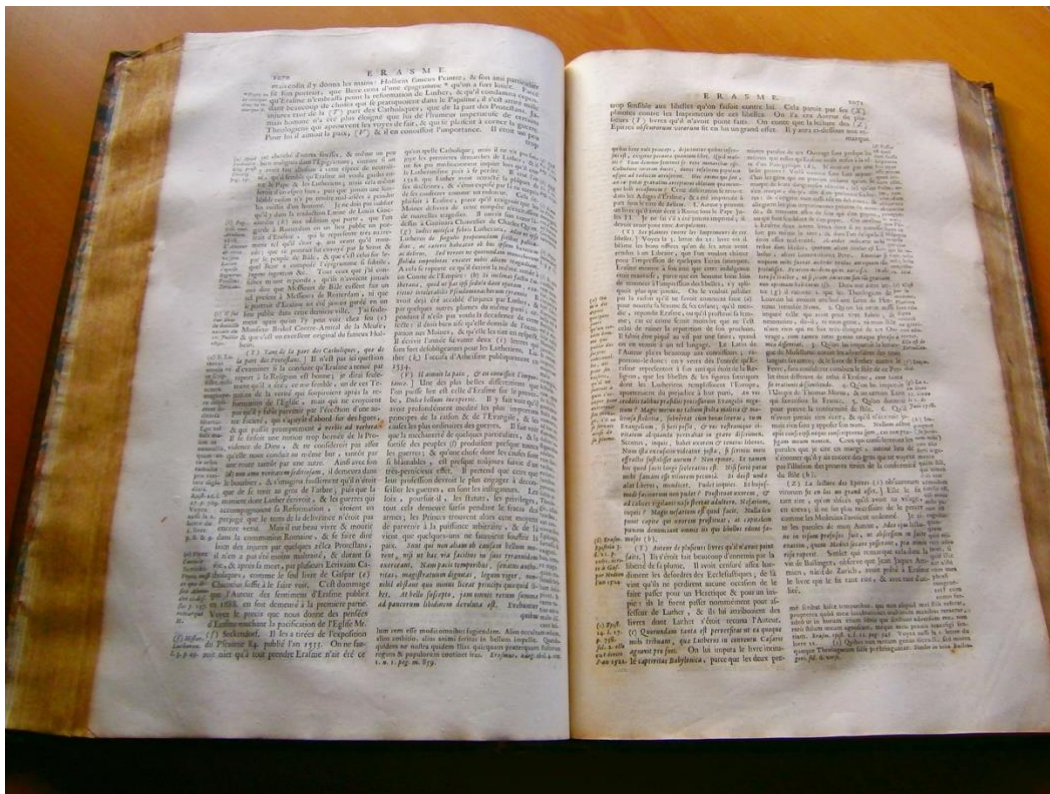


Cette première édition se présentait en 4 volumes (deux tomes en deux volumes chacun, de 38 x 24 x 5 cm, de 3 kg). La bibliothèque n'en détient que deux des quatre (le 2° et le 3°, si le 1° et le 4° traînent dans votre grenier, vous me le dites).

Bayle opta pour un autre concept que celui de Moreri. Il se limita aux seuls noms propres historiques, religieux et géographiques (présentés dans un ordre alphabétique). Il en fit une sélection très personnelle. Il renonçait donc à être "encyclopédique".

Il en fit une présentation très personnelle également:

- l'article de base, assez court, objectif et assez anodin dans son contenu.
- des commentaires, très fournis, en deux colonnes en dessous de l'article, où l'auteur fait part des diverses opinions sur le sujet, donne ses arguments pour corriger des erreurs antérieures et développe ses propres idées, parfois sur un ton badin, plus souvent de manière savante. Il y dit aussi parfois l'inverse de ce qu'il pense mais avec une telle exagération ou ironie que le lecteur un peu subtil ne s'y trompe pas. Il s'agissait en effet de brouiller les censeurs (tant protestants que catholiques que les autorités civiles). A cet effet, il met en oeuvre tout un art de la dissimulation, y compris à travers un étalage d'érudition. Il brouille aussi les cartes en noyant ses sujets sensibles (sur la Bible, sur des sujets de politique ou de société, ...) parmi une multitude de sujets assez indifférents (mythologie grecque et latine, géographie, ...). L'orientation "humaniste" en est manifeste. Au-delà de ce jeu de pistes, il y a la revendication de l'exercice de l'esprit critique et de la liberté de pensée. Il fut accusé de scepticisme et même d'athéisme. Mais en fait il a toujours tenu une position fidéiste conforme au principe protestant de la "sola fide" faisant place à la conscience individuelle.



Pages intérieures (pp.1070-71), à l'article "Erasme", qui compte 13 pages pleines (pp.1058-71). Le texte de base n'occupe que quelques lignes en haut de page (61 lignes en tout sur les 13 pages). Par un système de lettres (A, B, C,...), on est renvoyé au fur et à mesure aux commentaires de Bayle (avec encore des notes en marge).

Le succès de son Dictionnaire fut fulgurant, témoignant d'une soif de culture et de liberté de penser. Il y en eut dix éditions avant 1760 et une

dernière, complète, en 1820. Son dictionnaire figurait dans toutes les bibliothèques privées des personnes cultivées (un nouveau réseau de la culture), et même, finalement, dans les couvents (alors que l'oeuvre était considérée comme impie). Il eut une influence considérable sur la formation d'un esprit des Lumières au 18^{es}. Voltaire y a beaucoup puisé.

A titre de test, voici un bref échantillon des sujets traités
(15 premiers sujets de la lettre C):

- Cayet, ministre de l' Eglise Réformée,	Réforme	16 ^{es} .	4 pages
- Caïn, personnage biblique,	Antiquité biblique		3 pages
- Caïnites, secte hérétique se revendiquant de Caïn,	Antiquité chrét.		2 pages
- Calchas, devin grec	Antiquité grecque		1 page
- Calderinus, Jean, professeur de droit canonique à Bologne		14 ^e s.	2 lignes
- Calderinus, Domitien, professeur de Lettres à Rome,	Humaniste	15 ^{es} .	1 page
- Caligula, empereur romain	Antiquité latine		4 pages
- Callirhoé, personnage de la mythologie grecque	Antiquité grecque		1 page
- Calvin, l'un des principaux Réformateurs,	Réforme	16 ^{es} .	9 pages
- Camaldoli, abbé général des Camaldules,	Catholique	15 ^{es} .	3 pages
- Camden, humaniste anglais du 16 ^{es} .	Humaniste	16 ^{es} .	8 pages
- Cameron, théologien Réformé d'origine anglaise	Réforme	17 ^{es} .	3 pages
- Camille, héros politique romain	Antiquité latine		2 pages
- Caninius, savant grammairien toscan du 16 ^{es} .	Humaniste	16 ^{es} .	2 pages
- Capet, Hugues, roi de France	M-A, France	10 ^{es} .	5 lignes

Pierre Bayle (1647 - 1706)

Il naquit en Ariège (France) en 1647 dans une famille protestante (huguenote). Son père était pasteur. A la suite d'études dans un collège de Jésuites à Toulouse, il se convertit au catholicisme (en 1669) au grand dam de sa famille, mais il revint au protestantisme un an après. Du coup, il fut suspect des deux côtés mais lui-même garda un idéal de tolérance religieuse (malgré les vicissitudes de l'histoire dont la plus grave pour lui fut la révocation de l'Edit de Nantes en 1685). Dès 1670, il dut s'enfuir à Genève et y devint précepteur dans une grande famille. En 1674, il parvint à rentrer en France et exerça la fonction de professeur de philosophie à l'Académie protestante de Sedan. Après la suppression de celle-ci par le pouvoir royal en 1681, il s'enfuit en Hollande où il trouva une autre chaire de philosophie à l'Académie protestante de Rotterdam (et ce jusqu'en 1693). Suite à des conflits d'influences internes au milieu protestant (où Jurieu, un ancien collègue de Sedan, devint son ennemi), Bayle perdit cet emploi. Mais son éditeur et ami, Reiner Leers, lui alloua une pension pour rédiger son fameux Dictionnaire. Il en assura encore la 2^e édition (1702). Il mourut en 1706, de tuberculose, à Rotterdam, âgé de 59 ans.

Découverte 3 :

Idée cadeau !



à offrir à votre Administration préférée

En fait, il s'agit d'un livre dû à un éminent psychiatre et psychanalyste américain sur la schizophrénie. L'auteur ne l'envisage que dans le cadre des relations individuelles. On voudrait l'appeler pour faire une psychanalyse du comportement des Administrations.

Autre idée cadeau !

à offrir à tous vos nombreux amis spécialistes de la Bible,
est paru en novembre 2023 :

Claude Selis,

Dictionnaire d'anatomie biblique,

diffusion: Amazon.fr

(ISBN: 979 8865 6801 0 9)

522 pages en petits caractères, bien serrés

prix broché: 37 € relié: 44€

Vous trouverez dans ce dictionnaire:

- *Tous les mots d'anatomie biblique (à partir de l'hébreu, ou du grec pour les parties en grec)*
- *Tous les usages de tous ces mots dans leur contexte, donné sous les yeux, soit plus de 12.000 versets retraduits au plus proche de l'hébreu ou du grec.*
- *Une typologie raisonnée de tous ces usages avec leur quantification.*
- *Des considérations de synthèse pour chaque mot, à travers chacun des corpus (AT hébreu, araméen, livres spécifiques à la LXX, NT grec).*
- *L'indication des corrélats permettant de reconstituer des ensembles anatomiques tels que vus par les textes bibliques.*
- *Des listes par ordre de fréquence, avec pourcentage par rapport aux autres mots.*
- *Des listes par ordre alphabétique des mots hébreux (ou grecs) transcrits en caractères latins, ainsi que des mots français choisis pour traduire ces mots; diverses listes utilitaires.*

Deux lettres précédentes abordaient:

- l'encyclopédie de Moreri, la première en français, datant de 1674
- le dictionnaire de Bayle, datant de 1695-97

Cette fois, remontons dans le temps (mais toujours grâce aux ressources de la bibliothèque) et faisons la découverte d'une encyclopédie, en latin, du 13^os. mais traduite en français dès le 14^os. tant le public était curieux:

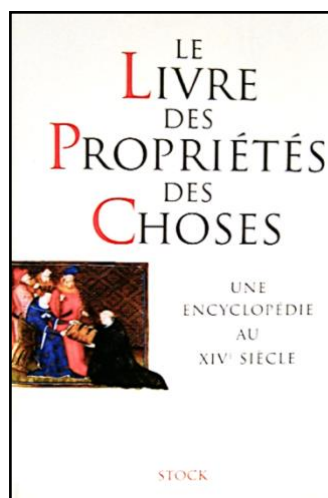
LE LIVRE DES PROPRIETES DES CHOSES

(de Proprietatibus rerum, vers 1243; traduction française de 1372)

Le 13^o siècle fut un âge d'or pour les encyclopédies (donc 5 siècles avant Diderot et d'Alembert ... n'en déplaise à l'Encyclopedia Universalis). Un public urbain, lettré, d'artisans qualifiés, de marchands, d'enseignants et d'étudiants des nouvelles Universités, s'était constitué et était avide de connaissances variées, essentielles, à jour, réunies en une somme, logiquement classées, brièvement exposées.

Parmi les créations du 13^o s., notons:

- Vincent de Beauvais, Speculum majus, dont le Speculum naturale (le Miroir naturel, ou "de la nature")
 - Thomas de Cantimpré, de Natura rerum (la Nature des choses)
 - Alexandre Neckam, de Naturis rerum (des choses de la Nature)
 - Gossuin de Metz, Imago mundi (l'Image du monde)
 - Brunetto Latini, Liber tresaurum (le livre des Trésors)
- et:
- Barthelemy l'Anglais, de Proprietatibus rerum (des Propriétés des choses):



Le mot "encyclopédie" n'a, en fait, pas encore cours (comme on l'a vu, il n'est employé pour la première fois que par Rabelais en 1532) mais les titres variés disent quelque chose sur le projet: on recherche la nature (l'essentiel) des choses, sur des choses de la nature (et non des concepts), sur leurs propriétés (et donc l'usage qu'on pourra en faire), sur les curiosités (les phénomènes rares, les merveilles, les "trésors"). Les mots ne sont qu'un miroir (et non la réalité elle-même). L'ensemble donne une image, une représentation du monde. Les sujets ne sont pas classés par science (elles ne sont pas encore constituées) mais selon un ordre, grec (surtout aristotélien) ou chrétien (la Création). En termes modernes, on y retrouve des sujets de zoologie, de géologie, de botanique, de météorologie, d'astronomie, de géographie, de médecine, d'architecture, des arts et métiers, etc...

A titre d'exemple, donnons ici la transcription de l'article sur "le paon":

"Le paon tire son nom de son cri. Il a la chair si dure qu'elle pourrit avec peine et qu'elle est difficile à cuire, comme dit Isidore. Le paon vit vingt ans et fait des petits à la fin de sa troisième année, selon Aristote, date à laquelle il prend ses couleurs. Il couve ses oeufs durant un peu plus de trente jours et ne pond qu'une fois par an. D'ordinaire, il pond douze oeufs, ou un peu moins. Il perd ses plumes lorsque le premier arbre se dépouille de ses feuilles; il se remplume lorsque les arbres reverdissent et reflourissent, comme dit Aristote.

Le paon est un oiseau qui aime peu ses petits. Le mâle persécute la femelle: il cherche à se saisir des oeufs pour les briser afin d'abuser luxurieusement d'elle plus longtemps. Ayant peur de cela, la femelle les cache si bien qu'il a beaucoup de mal à les trouver.

Selon Isidore, le paon a la tête fragile, laide comme celle d'un serpent. Il a une crête, une allure simple et calme, un petit cou droit. Sa poitrine a la couleur du saphir, sa queue est pleine d'yeux, elle est d'une merveilleuse beauté, mais il a les pieds très laids. Il dresse les plumes de sa queue en cercle comme une roue autour de sa tête, s'étonnant lui-même de sa grande beauté. Mais, lorsqu'il regarde la grande laideur de ses pieds, il a honte et laisse tomber sa roue, oubliant alors sa beauté.

Sa voix est rauque et désagréable et, comme disent les vieilles, il a la voix du diable, la tête du serpent, le pas du voleur et la plume de l'ange.

Au vingt-neuvième livre de son oeuvre, Pline dit que le paon absorbe sa fiente après l'avoir faite, par jalousie de l'homme à qui elle est profitable d'un point de vue médical. C'est pourquoi on en trouve peu."
(livre cité, p.215)

La notice est le fruit d'une certaine observation et de sources livresques: Isidore (de Séville, auteur des Etymologies, du 7^os.), Aristote (auteur grec du 4^os. avant notre ère, qui a, en effet, écrit un traité sur les animaux) et de Pline (l'Ancien, auteur latin du 1^osiècle de notre ère, victime de l'éruption du Vésuve, à qui l'on doit une "Histoire naturelle", la première des premières "encyclopédies").

Les explications sont parfois un peu fantaisistes, mais poétiques.

Voici la miniature qui accompagne la notice:



Il faudra donc, une prochaine fois, parler d'Isidore de Séville et de ses humoristiques Etymologies et sans doute aussi de Pline l'Ancien.

Découverte 5 :

Une gravure remarquable



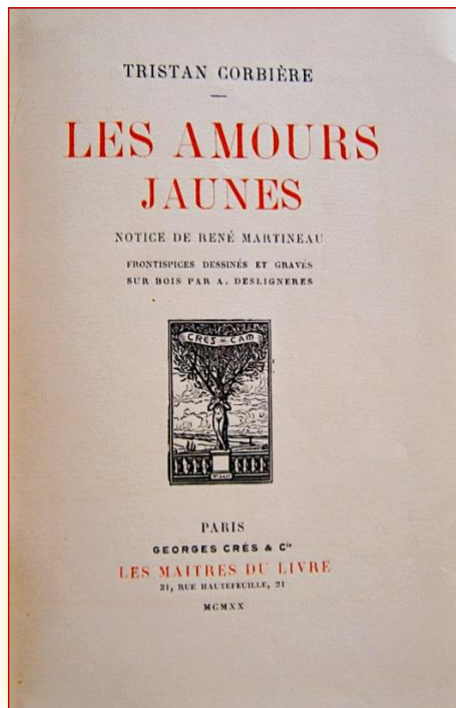
Gravure sur bois de Deslignères
pour le recueil de poèmes "Les amours jaunes" de Tristan Corbière,
collection "Les maîtres du livre", éd. Georges Crès, Paris, 1920

Notice sur le graveur:

André Deslignères, peintre et graveur français, né à Nevers (Nièvre) en 1880 et mort à Marines (Val d'Oise) en 1968. Elève de l'Ecole Germain Pilon à Paris. Peintre de paysages et de compositions décoratives, il a exposé en divers salons en France et à l'étranger. Graveur renommé, il a illustré un grand nombre d'ouvrages de littérature (Genevois, Rolland, Poe, Corbière, Colette..)

(Notice dans Benezit, Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs, graveurs, Gründ, Paris, 1976, t.3, p.524)

Notice sur le poète Tristan Corbière



Le plus maudit des poètes maudits du 19^os. (avec Rimbaud, Mallarmé, ...). Auteur de ce recueil de poèmes à l'humour noir, grinçant, provocateur, insolent, ironique ("aimer jaune" comme "on rit jaune"), au style heurté, désarticulé, hors conventions. Originaire de Bretagne (comme l'évoque la gravure), de très mauvaise santé dès son enfance (rhumatisme articulaire déformant), mort à 30 ans. Marin à ses heures (quand son état de santé le permettait), grand lecteur, dessinateur et caricaturiste, poète. Sa poésie se refuse au romantisme larmoyant. Par son humour grinçant, il ironise sur son propre sort et prévient toute compassion. Un bref échantillon (si ce n'est une épitaphe):

*Jeune philosophe en dérive,
revenu sans avoir été.
Coeur de poète mal planté,
pourquoi voulez-vous que je vive ?*

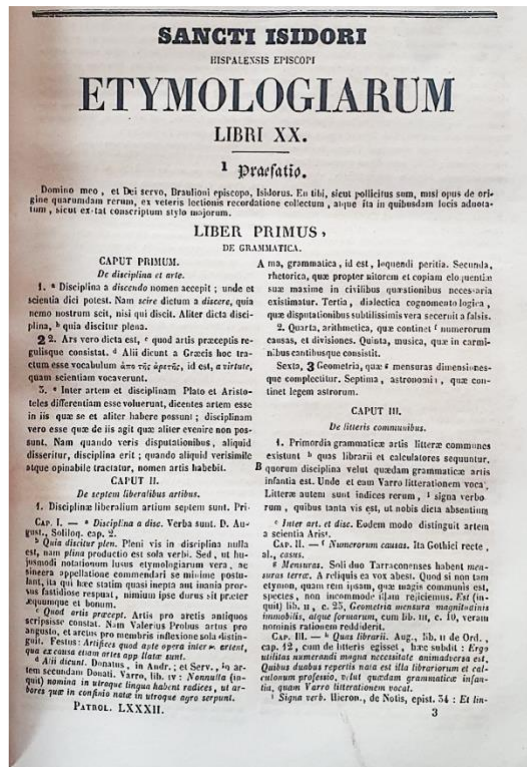
Après Moreri (1674) et Bayle (1697), les premières en français, nous avons fait état d'une encyclopédie traduite en français dès le 14^{s.} mais originellement rédigée en latin et datant du 13^{s.}, celle de Barthélemy l'Anglais: le Livre de la propriété des choses. Le mot "encyclopédie" n'existait pas encore mais ce genre d'ouvrages (catalogues organisés de noms de choses) existait bel et bien. Les dénominations diverses en disaient l'intention: miroir de la nature, nature des choses, choses de la nature, propriétés des choses, image du monde, livre des trésors, etc... Le 13^{s.} en avait été fécond. Faisons maintenant un bond en arrière, au 7^{s.}, pour découvrir l'ancêtre commun de ces encyclopédies du 13^{s.}:

LES ÉTYMOLOGIES D'ISIDORE DE SÉVILLE (vers 630)

Comme l'indique le titre, le concept est encore différent. Il s'agit ici de donner une définition du mot, de la chose, à partir de son origine linguistique (souvent du grec, ou d'autres langues de l'Antiquité, mais aussi dérivation interne au latin, par référence à des auteurs anciens comme Pline, Vitruve, ...). La définition linguistique est complétée par la référence à la Nature. C'est l'occasion de caractériser la chose, de parler de sa fonction. Ainsi son dictionnaire étymologique devint une véritable encyclopédie. Les mots sont classés par matières (sous vingt rubriques: cosmologie, géographie, minéraux, agriculture, animaux, architecture, médecine, etc...). Les définitions sont brèves, éclairantes et correctes (quelques unes sont fantaisistes). Si l'on compte une moyenne de 20 mots par page (653 colonnes dans l'édition Migne, soit 326 pages), ce sont ainsi 6.520 mots qui sont répertoriés !

Ces Etymologies isidoriennes nous permettent de savoir ce qui avait été recueilli de l'Antiquité et observé depuis, bref ce que l'on savait au 7^{s.}

On n'était pas au milieu de barbares incultes ! Sans être un homme de génie, il fut un grand érudit et un précieux compilateur.



La dernière édition qui nous ait été transmise est celle de Migne, dans la Patrologie Latine (tome 82), éditée en 1850, col.74 à 727 pour le texte proprement dit, reproduisant la dernière meilleure édition d'Arevalo de 1797-1803. Ce tome comporte aussi plusieurs documents annexes: une vie de St Isidore, les notes complémentaires d'Arevalo, ...).

A titre d'exemple, voici sa définition du mot *vulpes* (renard)

**29. ¶ Vulpes dicta, quasi volupes. Est enim volubi-
lis pedibus, et r nunquam rectis itineribus, sed tor-
tuosis anfractibus currit, fraudulentum animal, insi-
diisque decipiens. Nam dum non habuerit escam,
fingit mortem, sicut descendentes, quasi ad cada-
ver, aves rapit, et devorat.**

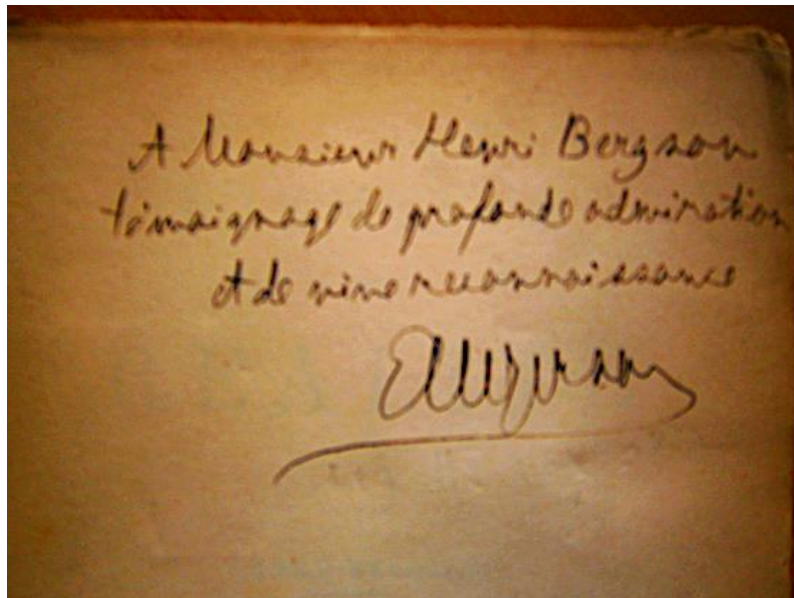
"Il est en effet agile des pieds. Il ne court jamais par des chemins droits mais [par des chemins] tortueux et sinueux. C'est un animal fourbe, trompant par des ruses. De fait, lorsqu'il n'a plus de nourriture, il feint le mort, comme un cadavre, et attrape des oiseaux et les dévore".

Le "*volubilis pedibus*" comme étymologie est tout à fait fantaisiste. Isidore retient un trait moral comme caractéristique de l'animal. Le mot "renard" du français vient du francique (dialecte allemand de Franconie). Il a remplacé le mot "goupil" depuis le Roman de Renard (1150, d'origine allemande). Goupil venait du bas-latin *vulpiculus*, déformation de *vulpes* (un G allemand remplaçant le V latin).

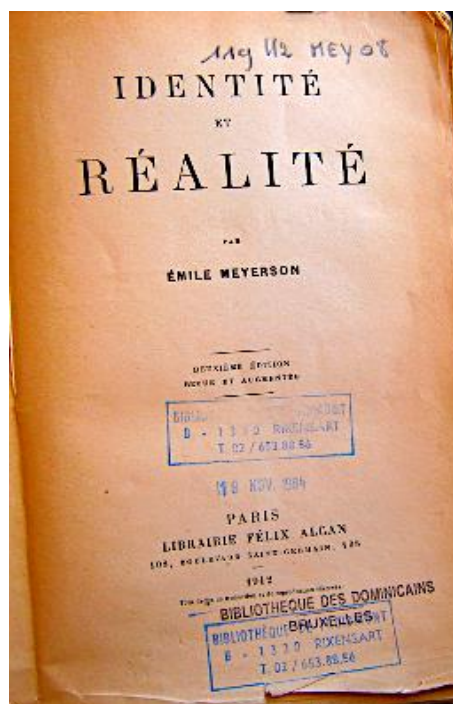
Découverte 7 :

Une dédicace remarquable !

La bibliothèque recèle un livre de philosophie dédié par son auteur, Emile Meyerson, à son collègue Henri Bergson. Comment **un livre de la bibliothèque personnelle de Bergson** est-il arrivé chez nous ? Sauf qu'il faisait partie du fonds de La Sarte (donc d'avant 1970), aucun élément ne permet de retracer ce parcours.



Voici le livre en question:



Notice sur **Meyerson**:

Un des grands philosophes français de la fin du 19^os. - début du 20^o, **un philosophe oublié** (G. Bachelard lui a porté ombrage) mais qui suscite actuellement un regain d'intérêt. Il naquit en 1859 à Lublin, en Pologne, de famille juive. Emigré en Allemagne dès 1870, il y fit des études de chimiste (à Heidelberg). Il les poursuivit en France à partir de 1881, à ses 22 ans, mais ne fut naturalisé français qu'après la guerre de 14-18. Contestant, à partir de ses connaissances en chimie, le positivisme ambiant d'Auguste Comte (une science sûre d'elle-même, sûre de pouvoir décrire les choses telles qu'elles étaient dans la réalité, objectivement), il se tourna vers l'histoire et la philosophie des sciences. Il devint l'un des pères de l'**épistémologie** (la conception même de la science, sa logique interne). Pour lui, la tâche de **la science ne se réduit pas à décrire les choses** (bien que ce soit une étape indispensable) **mais à les expliquer**, ce qui est plus risqué certes mais essentiel au développement de l'esprit scientifique, y compris grâce aux erreurs. Il fut en contact avec Einstein, Lucien Levy-Bruhl, Léon Brunschvicg, André Lalande, Paul Langevin, ... et Bergson. Le titre de ce livre "Identité et réalité" (1^o édition en 1908, réédité en 2001 chez Vrin) en indique la thèse: les positivistes croient qu'ils ont tout expliqué quand ils ont expliqué les causes; mais la réalité ne se réduit pas à ces causes mécaniques. La vraie connaissance fait intervenir bien d'autres facteurs. La science devrait être moins prétentieuse.

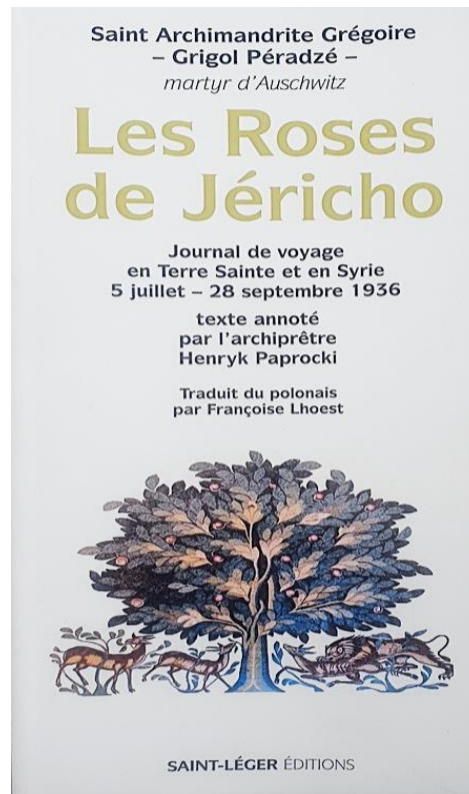
Notice sur **Bergson**:

Le plus connu des philosophes français de la fin du 19^os. - début du 20^o !
Un contemporain exact de Meyerson. Il naquit la même année (en 1859), également en Pologne et également de famille juive (son nom originare était Bereksohn). Sa mère étant de famille juive anglaise, le petit Henri était d'emblée parfait bilingue (polonais, anglais). Très tôt installé en France, il fut naturalisé Français à 18 ans (et donc devenu parfait trilingue). Il fut un des rares philosophes français de l'époque à voyager aux Etats-Unis (et en Angleterre bien sûr), à y donner à l'aise des cours et des conférences, et à être réceptifs à des philosophes anglophones, dont William James (de 17 ans son aîné). En France, il eut pour maître Emile Boutroux et Félix Ravaisson et, comme collègue de promotion P. Janet. Sa sensibilité à la psychologie est évidente. Comme son ami Meyerson, il était en réaction **contre le positivisme et les théories évolutionnistes ambiantes**. L'évolutionnisme, oui; mais une évolution "créatrice" (et non déterministe). Le temps déterminé, oui; mais intégrant les notions de durée et de simultanéité. Les situations données, oui; mais les situations sont mouvantes. Le raisonnement cartésien, oui; mais en reconnaissant la place de l'intuition. L'élan vital plutôt que la *struggle for life*. L'énergie (y compris spirituelle) et la dynamique plutôt que la mécanique. Il eut une influence déterminante sur Lévinas, Gilson, Chevalier, Jankélévitch, etc... Un air frais en philosophie.

Découverte 8 :

Nos lecteurs (nous) écrivent

Une de nos lectrices, madame Lhoest, ancienne correctrice à la collection Sources Chrétiennes des éditions du Cerf, parlant le russe et le polonais, et connaissant toutes sortes de langues anciennes, vient de publier et nous a offert sa dernière traduction (du polonais en français) d'un écrit d'un archimandrite orthodoxe géorgien, Grigol (Grégoire) Péradzé, intitulé "Les roses de Jéricho" où il relate un voyage qu'il a fait en Terre Sainte et en Syrie en 1936.



L'histoire de ce moine-professeur, figure intellectuelle des plus prometteuses de l'Eglise géorgienne du 20^{es.}, est tragique.

Il naquit en 1899 en Géorgie (la vraie, celle du Caucase), à Tiflis, comme fils d'un prêtre. Il suivit les traces de son père en suivant les cours au Séminaire mais il ne fut ordonné que bien plus tard, en France, en 1931, étant donné les circonstances. Le communisme sévissant dans son pays (il fut ainsi obligé d'apprendre le russe), il s'exila en effet d'abord en Allemagne en 1921, à Berlin où, après avoir appris l'allemand, il entreprit des études de théologie et de langues orientales. Il les poursuivit à Bonn où il présenta son doctorat en 1926. Il fit alors un séjour d'un an en Belgique (mai 1926 - avril 1927) auprès des Bollandistes (édition critique de vies de saints et/ou de leurs écrits) à Bruxelles. Il fit ensuite divers séjours en Angleterre (Londres, Oxford) et en France (où il fut ordonné en 1931), apprenant chaque fois la langue du pays.

En 1933, il fut sollicité comme professeur à la nouvelle section orthodoxe de la faculté de théologie à Varsovie (et apprit bien sûr le polonais). En lien avec son enseignement, il fit un voyage d'études en Terre Sainte en juillet-septembre 1936 afin, entre autres, de relever les inscriptions géorgiennes à Jérusalem ainsi que de retrouver la trace de manuscrits géorgiens conservés là bas, et d'éclairer ainsi un pan de l'histoire de son Eglise, jadis très présente en Terre Sainte. Il rentre en Pologne ... mais Hitler aussi (dès 1939). Bouleversé par le sort fait aux Juifs en Pologne, il les aide tant qu'il peut. Il est dénoncé par des Géorgiens pro-nazis en Pologne. Il est arrêté en mai 1942. Il est transféré à Auschwitz en novembre. Il y est gazé le 6 décembre, âgé d'à peine 43 ans.

Avec ses connaissances historiques, philologiques et théologiques et sa maîtrise de tant de langues anciennes (géorgien, hébreu, grec, ...) et de langues modernes, il aurait pu être une lumière pour son Eglise et un passeur pour celle-ci en Occident. Tout cela, bien sûr, ne compte pour rien devant la bêtise armée.

Il a été canonisé par son Eglise en 1995 comme saint martyr.



Pendant son voyage en Terre Sainte, il en avait rédigé le journal, en polonais. En relation avec l'archiprêtre Henryk Paprocki qui a rassemblé tout ce qu'il a pu trouver sur Grigol Péradzé, madame Lhoest en a fait la traduction française. Qu'elle soit remerciée de sauver ainsi de l'oubli une si belle figure d'une Eglise si oubliée (mais très bien représentée dans notre bibliothèque). Elle-même ne cesse de nous remercier de trouver presque tout ce dont elle a besoin pour ses (futurs) publications en Patrologie.

C'est qui, qui disait que les bibliothèques ne servent à rien ?

Découverte 9 :

Une gravure remarquable 2



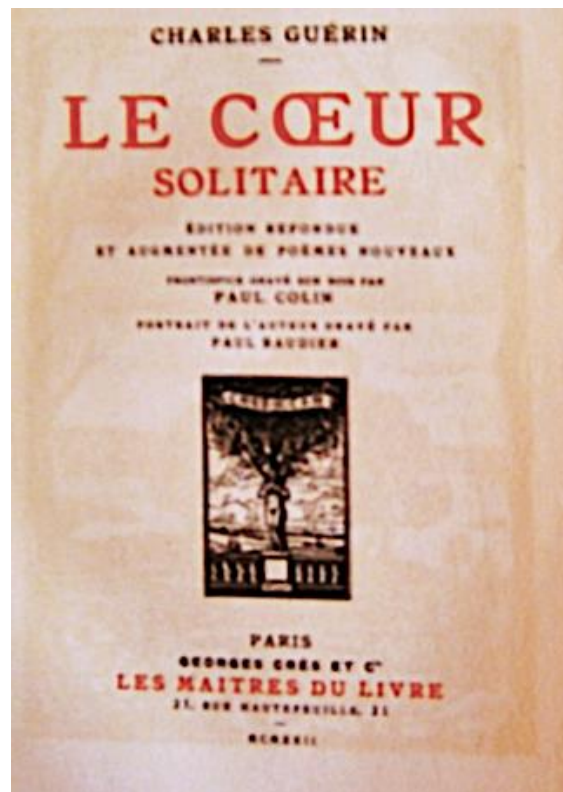
Gravure sur bois de Paul-Emile Colin
pour le recueil de poèmes "Le coeur solitaire" de Charles Guérin,
collection "Les maîtres du livre", éd. Georges Crès, Paris, 1922
(1^o édition en 1898, au Mercure de France, Paris)

Notice sur le graveur:

Paul-Emile Colin, peintre et graveur français, naquit à Lunéville (Meurthe et Moselle) en 1867 et décéda en cette même ville en 1949. Comme peintre, il a appartenu à l'école de Pont-Aven. Comme graveur, il a illustré de nombreuses oeuvres littéraires dont certaines d'Hésiode, Zola, Barrès, G. Duhamel, A. France, R. Kipling, H. Taine, Charles Guérin et d'autres. Il a de nombreuses oeuvres exposées au musée régional de Lunéville.

(n.b.: la notice dans Wikipedia est meilleure que celle dans Benezit, Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs, graveurs, Gründ, Paris, 1976, t.3, p.107)

Notice sur le poète Charles Guérin



Il naquit à Lunéville (comme son graveur) en 1873 et mourut en 1907, âgé d'à peine 33 ans (d'une tumeur au cerveau). Issu d'une famille d'industriels (faïencerie), il s'orienta cependant vers la poésie. Le poète symboliste belge Rodenbach préfaça un de ses premiers recueils. Il fréquenta un temps les cercles poétiques parisiens. Il y fut en contact avec José-Maria de Hérédia, Mallarmé, Léautaud, Paul Fort, Albert Samain et autres. Mais surtout, à partir de 1897, il se lia d'une grande et profonde amitié avec Francis Jammes.

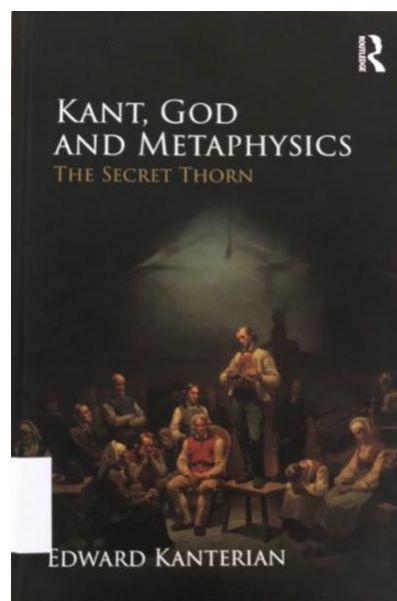
Au niveau des sentiments, son oeuvre est marquée par la mélancolie et la solitude, l'impression de vanité des choses. On y sent une tension religieuse entre une foi enracinée et une révolte. Ses poèmes ont pour cadre la maison de campagne, le jardin, les fleurs, les travaux des champs, les saisons, les éléments de la nature. Le style n'est ni ampoulé ni mélo-dramatique mais sobre et fort. Il s'exprime avec des mots simples mais la phrase est recherchée. Il recourt très peu à la mythologie. Une oeuvre personnelle, sincère et profonde.

Découverte 10 :

Nos lecteurs (nous) écrivent

Un autre de nos lecteurs vient de nous offrir un de ses derniers livres pour lequel il avait abondamment puisé dans les ressources de la bibliothèque.

L'auteur, d'origine arménienne, de nationalité allemande, enseignant en anglais (à l'université de Kent), installé à Bruxelles, est un jeune philosophe fasciné par Kant, le grand métaphysicien du 18^o. C'est à lui qu'est consacré ce livre:



(Kant, Dieu et la métaphysique; l'épine secrète)

Dans ses remerciements, l'auteur nous fait l'honneur de citer notre bibliothèque à côté de celles des universités d'Oxford, du Kent et de Munich. Excusez du peu ! Il a en effet passé des dizaines et des dizaines de longues séances de travail dans notre bibliothèque, la retournant dans tous les sens, trouvant aisément beaucoup de ce dont il avait besoin en philosophie et découvrant des liens insoupçonnés grâce à notre section théologique très bien pourvue en auteurs du 17^o-18^o. C'était un vrai plaisir de rendre service à un chercheur de ce niveau. Et ce l'est toujours quand on sait qu'il y prépare ses cours pour l'université du Kent et pour ses prochains articles et livres.

Il est bon de faire savoir à cette occasion que la bibliothèque compte les oeuvres complètes de Kant en allemand (6 volumes totalisant 4.824 pages) et en français (3 volumes totalisant 3.164 pages) ainsi que 51 opuscules d'éditions séparées et non moins de 153 volumes d'études sur Kant.

La bibliographie de l'auteur compte plus de 500 titres, dont un certain nombre qu'il n'a trouvé que chez nous.

Il est temps de dire un mot sur la démarche et l'enjeu de ce livre. Pour cela, il faut situer en quelques phrases la place de Kant lui-même.

Kant est surtout connu pour ses trois "critiques":

- Critique de la raison pure (1781)
- Critique de la raison pratique (1788)
- Critique de la faculté de juger (1790)

On résume d'ailleurs souvent son apport à la philosophie par le mot "criticisme". Son point de vue critique (remise en question de la validité de nos connaissances et reconstruction d'un système plus sûr) est plus radical que celui de Descartes. Sa démonstration est -on le devine- très complexe mais incontournable. On ne peut plus penser après Kant comme on pensait avant lui (même si beaucoup de "penseurs" continuent de penser comme bon leur semble, sans discipline d'esprit). Un grand nombre de livres sur Kant essaient de le comprendre et de le ré-exposer (et ce n'est pas une mince affaire !). Beaucoup d'autres essaient d'en décortiquer, d'en exploiter ou d'en prolonger différents aspects (et il y a toujours à faire !). Les uns comme les autres sont obnubilés par le contenu en lui-même. C'est bien normal vu la densité du sujet mais ce n'est pas l'approche d'Edward Kanterian.

Dans une démarche assez habituelle au sujet d'autres auteurs mais plus rare au sujet de Kant, il s'intéresse aux sources de Kant. Non pas ses sources connues et avouées (Shaftebury, Hume, Wolff, Leibniz, Descartes, Rousseau, ...) mais des sources mineures ou non explicites (Baumgarten, Crusius, Pope, ...) à partir de ses écrits moins étudiés. Pour faire un tel travail, il fallait une connaissance approfondie de tous les écrits de Kant et y déceler les influences oubliées (volontairement ou non) par les commentateurs. C'est ici que Kanterian renouvelle la question. Il découvre un Kant plus théologien que métaphysicien ou épistémologue. C'est assez déconcertant car, dans ses grands écrits, Kant se veut très neutre pour ne pas dire négatif par rapport à l'usage de l'argument religieux en métaphysique (il refuse toutes les "preuves" de l'existence de Dieu) ou en morale (il refonde une morale sur les pures notions de réciprocité et de devoir d'un point de vue social). Mais la démonstration de Kanterian est très solide et résout quelques "antinomies" qui étaient comme des épines dans la théorie de Kant.

Réf.: Kanterian, Edward, Kant, God and Metaphysics, the Secret Thorn, Routledge, London, 2018, 444 p., avec bibliographie, index des noms et index des thèmes, disponible également en format digital: www.routledge.com

Dans le désordre, continuons notre histoire de l'encyclopédisme avec les collections disponibles dans notre bibliothèque.

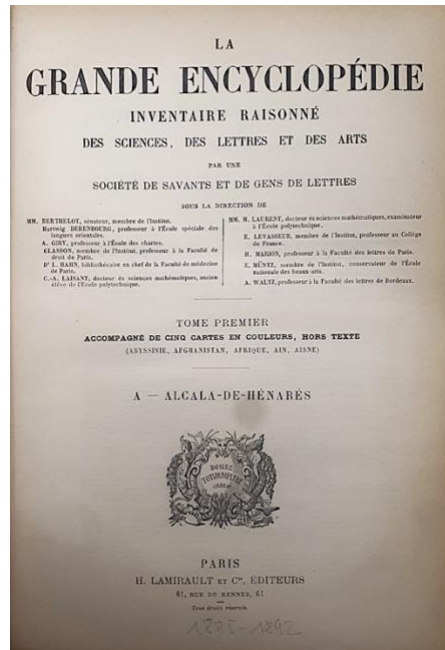
Voici une encyclopédie fameuse du 19^os. en 31 volumes, d'environ 1.200 pages chacun, 200.000 articles rédigés par 230 collaborateurs, 15.000 illustrations, 200 cartes,

La Grande Encyclopédie, inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts



éditée sous la direction de F.-C. Dreyfus (pour les 18 premiers volumes) et de M. Berthelot (pour les 13 suivants), imprimée par P. Lamiraut et ensuite par la S.A. La Grande Encyclopédie, à Paris, entre 1886 et 1902.

Elle est conçue comme une actualisation de celle de Diderot et d'Alembert, donc très orientée vers les sciences et les techniques (les machines-outils du 19^{es}. font l'objet de nombreuses et très belles gravures), d'esprit positiviste mais sans esprit polémique. L'exposé est clair, précis, concis. Une encyclopédie de haut niveau, de grande qualité.



L'entreprise a été initiée par Camille Dreyfus (1851-1905), mathématicien de formation mais devenu publiciste (journaliste) et homme politique. Elle a été continuée par Marcelin Berthelot (1827-1907), chimiste de formation, ferme partisan des sciences expérimentales, qui fut professeur de chimie organique à l'École supérieure de pharmacie à Paris. Il s'illustra par ses travaux en chimie de synthèse et sur l'effet thermique de ces synthèses. Il eut également une vie politique qu'il mit au service de la promotion de l'étude des sciences. Il apporta un soutien actif à la Grande Encyclopédie.

Découverte 12 :

Histoire de l'encyclopédisme 6

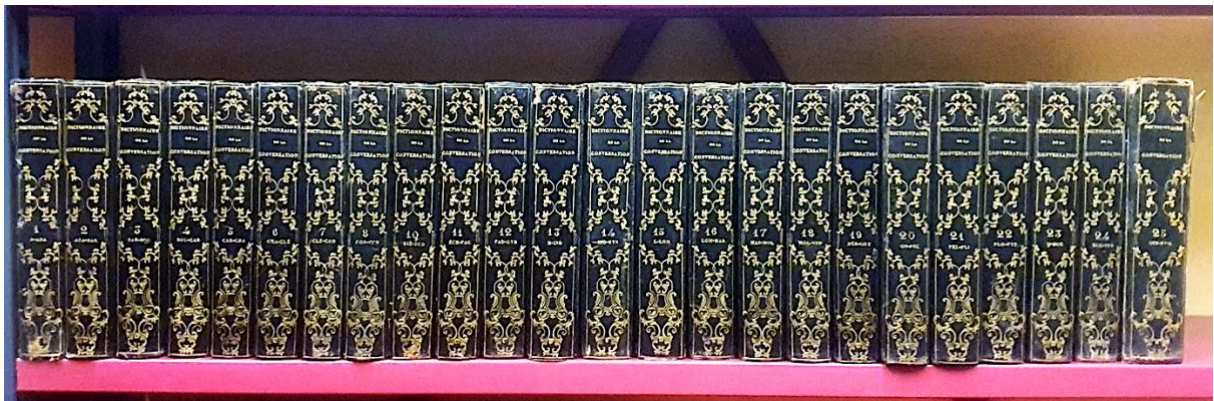
Dans le désordre, continuons notre histoire de l'encyclopédisme avec les collections disponibles dans notre bibliothèque.

Voici une encyclopédie - moins fameuse - du 19^os. mais
la première (et seule) encyclopédie belge

sous le titre de

"Nouveau Dictionnaire de la Conversation"

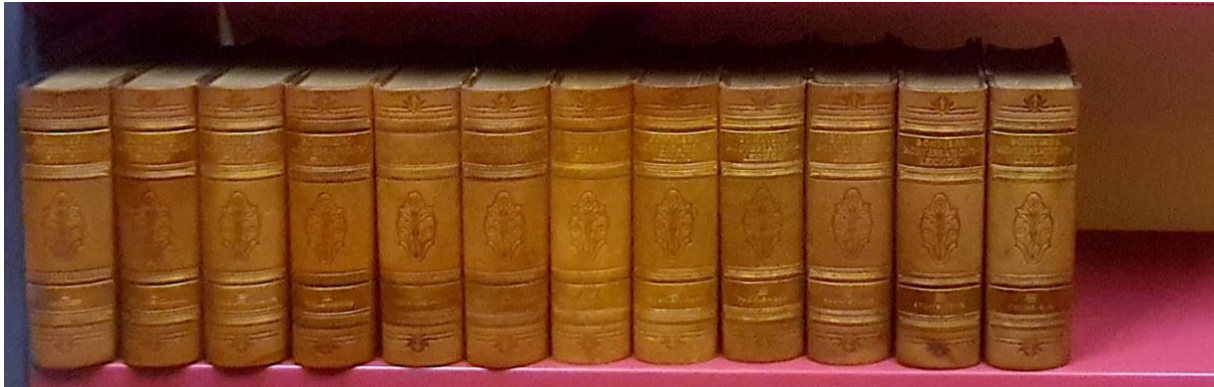
ou Répertoire universel de toutes les connaissances nécessaires, utiles ou agréables dans la vie sociale et relatives aux sciences, aux lettres, aux arts, à l'histoire, à la géographie, etc..., avec la biographie des principaux personnages, morts ou vivants, de tous les pays, ..., enrichi d'un grand nombre d'articles sur la Belgique et la Hollande, qui ne se trouvent dans aucun autre ouvrage de ce genre.

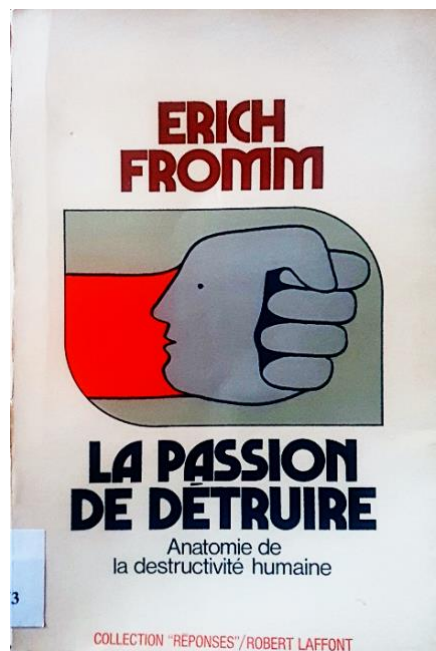


en 25 volumes, d'environ 550 pages chacun, "par une Société de Littérateurs, de Savants et d'Artistes" sous la direction d'Auguste Wahlen, éditée par la Librairie Historique - Artistique, rue de Schaerbeek n°12, à Bruxelles, en 1842

En fait, il ne s'agit pas d'une oeuvre originale mais de la reprise du "Conversation's Lexicon" anglais, augmentée donc d'articles sur la Belgique et la Hollande qui ne se trouvent effectivement dans aucun autre ouvrage de ce genre. Au moins, actuellement, la Winkler-Prins inclut des articles propres aux Pays-Bas (y compris la partie néerlandophone de la Belgique) mais la Belgique francophone est largement absente de toutes les encyclopédies, françaises ou autres.

Le concept même de "Dictionnaire de la conversation" est intéressant. Il ne vise pas un haut niveau scientifique mais ce qu'il faut de culture générale pour tenir honorablement des conversations de salon. Il y en eut plusieurs exemples au 19^e siècle. Ci-dessous une version suédoise. Le nom s'est perdu mais pas le concept puisque notre siècle a vu nombre d'encyclopédies populaires sous forme d'illustrés (genre Alpha, Hachette, Soumillon, ...)





"Point de grandeur, une simple - et monstrueuse - maladie psychiatrique"

(tout rapprochement avec une situation actuelle serait purement fortuit)

Ce livre de Fromm date de 1973 et se situe surtout par rapport au stalinisme et à l'hitlérisme mais, à partir de ces "cas", il démonte les mécanismes profonds de l'agressivité et de la destructivité humaine. Bien que freudien, Fromm s'écarte ici des théories freudiennes (focalisées sur les problèmes d'ordre privé) mais aussi de celles de K. Lorenz (qui ne voit que le comportement animal et de l'animal dans l'homme), et encore de celles de B. Skinner (qui fait dépendre l'agressivité de l'environnement social et qui déresponsabilise ainsi la personne elle-même). Prendre ce besoin de cruauté propre à l'homme comme un problème psychiatrique est déjà une partie de la réponse.

Erich FROMM

Né en 1900 à Francfort, il fit ses études à l'université de Heidelberg et de Munich, puis à l'Institut psychanalytique de Berlin, et rejoignit le groupe de l'Ecole de Francfort (Habermas, Adorno, etc...). Fuyant le nazisme dès 1934, il émigra aux Etats-Unis et en prit la nationalité. Retraité, il vécut en Italie. Il décéda en 1980.

Son oeuvre la plus connue est "L'art d'aimer" (Art of loving). Elle est devenue emblématique de la libération des moeurs de Mai 1968 mais en fait, écrite en 1956, elle n'a pas de lien voulu avec ce mouvement. Le reste de son oeuvre est, conceptuellement, bien plus important.

Sa BIBLIOGRAPHIE

Livres présents en la bibliothèque (dans l'ordre chronologique):

- La peur de la liberté (1941)
- Psychanalyse et religion (1950)
- Le langage oublié (1951)
- Société aliénée, société saine (1955)
- L'art d'aimer (1956)
- La mission de S. Freud (1956)
- La conception de l'homme chez Marx (1961)
- De la désobéissance (1963)
- Le coeur de l'homme (1964)
- Vous serez comme des dieux (1966)
- Espoir et révolution (1968)
- **La passion de détruire** (1973)
- Avoir ou être (1976)
- Grandeur et limites de la pensée freudienne (1980, réédition ?)

Livres manquants à la bibliothèque (si, par hasard, cela encombre vos étagères, ...)

- L'homme pour lui-même (1947)
- La crise de la psychanalyse (1971)
- Le dogme du Christ (1975)

HISTOIRE DE L'ENCYCLOPÉDISME

Pour trouver une information actualisée sur un sujet, les encyclopédies en ligne sont imbattables. Mais pour trouver une information sur un sujet ancien ou pour savoir ce que l'on savait à telle époque sur tel sujet, les anciennes encyclopédies restent incontournables. Tout le monde connaît la fameuse Encyclopédie de Diderot et d'Alembert (1751 et années suivantes). Celle-là a été numérisée (parce qu'elle est très connue et qu'elle fait le fierté de l'esprit des Lumières) mais elle n'est ni la première ni la seule d'avant la génération de celles du 20^os. (Larousse, Britannica, Universalis, etc...). La première, en français, est celle de Moreri, de 1674. Il y en eut d'autres auparavant mais en latin (nous en présenterons aussi) et d'autres par après, jusqu'au 19^os., bien plus "modernes" que celle de Diderot mais totalement oubliées (Trousset, Berthelot, etc...). Elles méritent aussi leur chapitre.

1. Moreri
2. Bayle
3. Bart
4. Isidore de Séville
5. Berthelot
6. La première (et seule) encyclopédie belge :
« Nouveau dictionnaire de la conversation »

L'HÉBREU BIBLIQUE, VERSET PAR VERSET

Percevoir les enjeux des traductions
à partir de diverses traductions françaises,
puis les confronter au texte hébreu lui-même,
grammaticalement analysé.

Pour les hébraisants,
ce sera une manière d'entretenir leur hébreu.
Pour les autres, ce sera une manière d'y goûter
et d'entrer dans l'esprit de la langue.
Pour tous, une nourriture aux sources bibliques.

Une découverte conduite par Claude Selis,
dominicain,
diplômé de philologie biblique

L'hébreu biblique verset par verset : script (voir vidéos dans Activités)

Hébreu Genèse 1,1
Hébreu Job, 19,26
Hébreu Deutéronome 26,5
Hébreu Genèse 49,6

Nous allons, dans cette série de brèves analyses, aborder divers versets bibliques, choisis un peu au hasard, pour en faire une exégèse (un essai d'interprétation) à base philologique (c-à-d en prenant la grammaire comme guide).

Nous allons le faire en considérant d'abord diverses traductions françaises. Celles-ci feront apparaître immédiatement où se situent les noeuds problématiques.

Nous aurons ensuite recours au verset en hébreu. Son analyse grammaticale permettra de nous éclairer sur les choix qui sont faits par les traducteurs.

Nous allons commencer, pas tout à fait par hasard, par le commencement des commencements: le 1° verset du 1° chapitre de la Genèse, le 1° livre de la Bible.

- (1894 / 1923 / 1939) Crampon

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.

- (1955 / 1973) Bible de Jérusalem (de Vaux pour Genèse):

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.

- (1956) Dhorme

Au commencement Elohim créa les cieux et la terre.

- (1973) Osty

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.

- (1974 / 1985) Chouraqui

Entête. Elohim créait les ciels et la terre, ...

- (1975) Traduction Oecuménique de la Bible

Lorsque Dieu commença la création du ciel et de la terre, ...

- (2001) Bayard (L'Hour pour Genèse)

Premiers / Dieu crée ciel et terre / ...

> la similitude des traductions n'est pas un argument de plus grande fidélité
(les traducteurs peuvent se copier l'un l'autre ...)

> les variantes entre traductions ne sont pas non plus un argument

(les traducteurs peuvent vouloir être plus originaux ou excentriques ...) mais elles peuvent aussi cacher des choix théologiques ...

> en quoi le recours à la philologie pourra nous aider ?

Voyons le texte original hébreu que nous allons analyser mot par mot:

- Hébreu (5° s. av.J-C / ...1937, éd. critique Kittel, Stuttgart)

Beréchit bârà elohim ét ha-châmaïm ve-ét hà'ârets.

> les traductions anciennes ont leur intérêt: elles indiquent comment on avait compris le texte à leur époque

- Grec - LXX (3^e s. av.J-C / ...1935, éd. critique Rahlfs, Stuttgart)

En archè epoièsen o theos ton ouranon kai tèn gèn.

Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre

- Latin - Vulgate (4^e s. après J-C / ...1592, révision Sixto-Clémentine)

In principio creavit Deus caelum et terram.

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre

- Le premier mot est traduit par "au commencement" par 4 des 7 traducteurs. Ce premier mot semble ainsi donner la circonstance de temps de l'action qui va suivre. C'est le fondement de la conception de la Création comme commencement absolu et de toute une conception du temps où il y a un commencement à toute chose (et donc aussi, en principe, une fin) et que le monde matériel n'est pas de toute éternité, ni de perpétuel recommencement.

Mais Chouraqui traduit par un mot isolé: "Entête". comme s'il s'agissait simplement du commencement de ce livre. Vous comprenez que l'enjeu théologique est majeur !

La T.O.B. évite le mot "commencement" avec son caractère absolu et traduit par une phrase ouvrant simplement un récit, ou un conte, ou un mythe ancien.

Bayard a l'air de s'inspirer de Chouraqui en traduisant par "Premiers". On est invité à sous-entendre: "premiers mots de la Bible" ou "premiers mots de ce livret", dans une optique de banalisation.

Le recours à l'hébreu et à une explication grammaticale nous permettront-ils de trancher la question ?

Grammaticalement, le mot "*berechît*" est composé de la préposition "*b*" (dans) et de "*rechît*" dont la racine "*roch*" signifie "tête" d'où, par extension, "commencement" ou aussi "chef" (celui qui est à la tête).

Grammaticalement aussi, le mot est à une forme qui le présente comme isolé et non nécessairement comme le complément circonstanciel d'une phrase narrative. La ponctuation des rabbins (au Moyen-Age) et la cantilation traditionnelle va dans le sens d'un mot isolé. La traduction de Chouraqui est donc tout à fait justifiable.

Mais la tradition, à laquelle on a accès par les anciennes traductions grecques et latines (et même des commentaires juifs anciens), l'a majoritairement compris dans un sens absolu (le début absolu d'une création d'un monde matériel).

Le mot "*bara*" est habituellement traduit par le passé simple français du verbe "créer". Mais il pourrait tout aussi bien être traduit, de manière beaucoup plus neutre et conformément à sa racine, par "établir, donner corps, constituer, produire".

On le traduit par un passé simple qui est le temps de l'action ponctuelle dans le passé, sans idée de durée. Bref, le temps de la narration. Or, en hébreu, le verbe est au temps "fini", ce qui correspondrait au passé composé du français ("Dieu a créé", action accomplie). On voit bien que la traduction "Dieu créa" a été amenée par un a priori narratif.

Chouraqui, lui, traduit par un imparfait ("Elohîm créait") parce que, en français comme en hébreu, l'im-parfait (ou non-fini) est aussi le temps de la durée dans le passé. Il suggère ainsi, d'une manière correcte d'un point de vue grammatical, une idée de création continue.

Mais, si l'on pousse plus loin encore, on pourrait remettre en question les voyelles attribuées à ce mot (celles-ci ne font, en effet, pas partie du texte original et datent des rabbins juifs du Moyen-Age). On pourrait, en toute rigueur grammaticale, les remplacer par un e bref et un e long, ce qui ferait de ce mot un substantif (et non plus un verbe !), un substantif à l'état construit (c-à-d suivi d'un complément déterminatif). Le verset se traduirait alors: "Entête. Création de Dieu: le ciel et la terre". Ce verset serait donc un titre pour une entité littéraire (qui trouve sa clôture en Gn.2,4a) et non la 1° phrase d'un récit !

La suite du verset n'offre pas de difficulté.

"*Elohîm*" est une forme de pluriel du mot '*El*, dieu. Il y a peut-être là une trace d'un polythéisme archaïque. Mais, à l'époque de l'hébreu comme langue écrite, le mot était déjà l'appellation générique de Dieu, comme nom commun, à la différence de Yahvé, un forme du verbe "être", propre à la tradition de Moïse, un nom propre.

"*ét*" est la particule de l'accusatif (le complément d'objet direct)

"*ha-chamaïm*": "les cieux" (avec l'article défini "*ha*", de forme plurielle en hébreu mais équivalent à un générique: "ciel")

"*ve-ét*": la lettre "*v*", accolée à la particule de l'accusatif, a valeur ici de conjonction de coordination.

"*ha-'arets*": "la terre". L'expression "le ciel et la terre" ne désigne pas deux objets distincts mais l'ensemble de la réalité visible.

Au terme de ce petit verset, apparemment purement introductif, on voit déjà comment une analyse grammaticale un peu poussée remet des choses en question et ré-ouvre de nouvelles voies. La richesse en est immense, bien au-delà d'une lecture simpliste et banale.

Pour ce 2° épisode, nous allons nous pencher sur un verset difficile, un verset de la complainte de Job, écrasé par les malheurs, au chap.19, v.26.

Conformément à notre méthode, considérons d'abord les diverses traductions de ce verset.

Job 19,26: quelques traductions françaises modernes
(dans l'ordre chronologique de parution)

- (1890 ... 2002) Segond

**Après que ma peau aura été détruite,
de ma chair, je verrai Dieu.**

- (1894 / 1923 / 1939) Crampon

**Alors, de ce squelette, revêtu de sa peau,
de ma chair, je verrai Dieu.**

- (1950 / 1968 / 1997) Maredsous (ss. Passelecq)

**A mon réveil, je me tiendrai debout;
de ma chair, je verrai Dieu.**

- (1955 / 1973) Bible de Jérusalem (Larcher pour Job):

**Après mon éveil, il se dressera près de lui
et, de ma chair, je verrai Dieu.**

- (1956) Dhorme

**Derrière ma peau, je me tiendrai debout
et, de ma chair, je verrai Eloah.**

- (1973) Osty

**Derrière ma peau, je me tiendrai debout
et, de ma chair, je verrai Eloah.**

- (1974 / 1985) Chouraqui

**Derrière ma peau, ils ont buriné cela;
dans ma chair, je contemple Eloah.**

- (1975) Traduction Oecuménique de la Bible

**Après qu'on aura détruit cette peau, c'est bien
dans ma chair que je contemplerai Dieu.**

- (2001) Bayard (Alferi/Prévost pour Job)
**De ma peau rongée jusqu'au bout,
de ma chair je contemplerai Eloah**

Le groupe nominal **autour du mot "peau"** a l'air assez stable
mais on remarquera tout de suite des variantes considérables:

- "après que" et avec idée de destruction
- "un squelette revêtu de sa peau"
- "derrière ma peau" et avec idée de "se tenir debout"
- "derrière ma peau, ils ont buriné cela"

Comment passe-t-on de "je me tiendrai debout" à "ils ont buriné cela" ?
Mystère pour le moment !

- "après qu'on aura détruit cette peau", (TOB) traduction très proche de
Segond.
- "de ma peau rongée jusqu'au bout", (Bayard) inspirée de la TOB et de
Segond

Autour de l'idée de destruction, on trouvait:

- Segond: "aura été détruite" (> *en surligné jaune*)
- Crampon: "de ce squelette" (> *en surligné jaune*)
- Chouraqui: "ils ont buriné cela" (> *en surligné jaune*)
- TOB: "après qu'on aura détruit" (> *en surligné jaune*)
- Bayard: "(peau) rongée jusqu'au bout" (> *en surligné jaune*)

Et donc, comment passe-t-on de l'idée de destruction, d'altération,
à **celle de "tenir debout"**, totalement contradictoire ?

Il y a une explication qui tient au fait que, pour ce stique - obscur -,
des traducteurs (en fait ceux de tradition catholique) se réfèrent au texte grec de la LXX, ce
que ne font pas les traducteurs protestants, ni Chouraqui de tradition juive, ni Crampon qui,
bien que de tradition catholique, est un puriste de l'hébreu.

Jetons un coup d'oeil sur ce verset en grec.

- Grec - LXX (3° s. av.J-C / ...1935, éd. critique Rahlfs, Stuttgart):

**Anastèsai to derma mou to anatlôn tauta
para gar kuriou tauta moi sunetelesthè**

"elle se relèvera, ma peau qui [a] enduré cela;
de la part du Seigneur, cela a été accompli pour moi.

Reste à voir si cette traduction grecque est correcte.

- Hébreu (5° s. av.J-C / ...1937, éd. critique Kittel, Stuttgart)

'khar °orî niqqpou-zo't
ou_mi_bshâri 'ekhezeh 'elôah

Après que [ces malheurs] aient rongé ainsi ma peau;
de ma chair, je verrai Dieu.

(n.b.: "mi-" est la version abrégée de la préposition "mîn" quand elle est accolée à un substantif)

L'idée d'altération est présente mais absolument pas celle de

- "revêtement" (Crampon)
- ni de "se tenir debout" (Maredsous, BJ, Dhorme, Osty)

Le verbe de la phrase est en effet une forme conjuguée du verbe *nâqaph* qui signifie "briser, couper, corroder", mais non "envelopper, revêtir" et encore moins "se tenir debout, se dresser" ! Il est conjugué à un temps "fini", à la voix active (et non passive !) et à la 3^e pers. du pluriel. Le mot "peau" (un singulier) ne peut en être le sujet.

Le sujet de la phrase n'apparaît pas dans ce verset. Les versets antérieurs nous le dévoile: il s'agit des malheurs, des maladies qui s'abattent sur Job, qui atteignent Job physiquement.

Il reste une **difficulté avec la préposition**. Les traductions en sont variées, un peu fantaisistes, semble-t-il. Or leur sens premier n'est pas indifférent:

- "après que" indique une postériorité dans le temps
- "alors" indique une continuité dans le temps ou dans le raisonnement
- "derrière" a un sens spatial (et non temporel)
- "de" aurait ici un sens spatial: "à partir de" (le *ex* latin).

En hébreu, la préposition "khar"
a un sens de postériorité, dans le temps, dans l'espace ou en logique.
Les traductions "à mon réveil, après mon éveil" sont fantaisistes.

L'enjeu de ces variantes ou de ces choix (ou de ces fantaisies) est celui d'une théologie de la résurrection des corps ou d'une pure théologie de la souffrance, qui est celle du livre de Job. L'idée même de "résurrection" ne date que de l'époque des Maccabées (époque hellénistique).

Venons-en au 2^e stique. Il a l'air de se présenter de manière plus homogène. Le leçon "de ma chair, je verrai Dieu" est représentée par 7 des 9 traducteurs. Mais deux d'entre eux traduisent par "dans ma chair" Chou/TOB

Le mot "chair" (*bashar* en hébreu) est attesté partout. Il ne fait pas problème.) Mais la préposition "de" ou "dans" fait problème.

"De" au sens du "ex" latin indique une origine, un point de départ et correspond bien au "mi-" hébreu (*mîn* en sa forme non abrégée), tandis que "dans" indique une localisation et correspondrait à un "be" hébreu.

Or il n'y a pas de "be" en hébreu. Il est étonnant que Chouraqui traduise par "dans". Se réfère-t-il à un autre manuscrit hébreu ? Étonnant aussi de la part de la TOB, sauf que là, il

pourrait y avoir une influence de la théologie paulinienne de la résurrection des corps (et on sait que le protestantisme est très paulinien).

La version grecque invente.

Il n'y a pas un mot qui corresponde à l'hébreu.

La version syriaque est curieuse mais intéressante.

Elle traduit le "*mîn*" hébreu par la préposition "*°alo*", strictement équivalente au "*°al*" hébreu, et qui se traduit par "sur", alors que l'équivalent syriaque du "*mîn*" hébreu serait, tout simplement, un "*mé*" syriaque. La formule syriaque semble vouloir former un parallélisme littéraire entre "peau" et "chair" ("sur ma peau" / "sur ma chair"). Elle n'a pas suivi non plus le grec dont habituellement elle est proche.

- Syriaque (4° s. après J-C, éd. Pshitta)

°alo meb(i) houw 'etibreqw holén
we °alo beshr(i) 'én tekhre' leloho' °e(i)n(i)

Sur ma peau, ces [choses] se sont pressées;
sur ma chair, je verrai Dieu de mes yeux.

La version latine a "*in*", "dans", plus susceptible d'être déjà influencée par une théologie chrétienne élaborée sur la résurrection des corps.

- Latin - Vulgate (4° s. après J-C / ...1592, révision Sixto-Clémentine)

(Et) rursum circumdabor pella mea
et in carne mea videbo Deum meum

De nouveau ma peau m'enveloppera
et, dans ma chair, je verrai mon Dieu

Une polémique s'est créée **au 18°s** mettant en valeur, pour la préposition "*mîn*", le sens de "hors de" (l'extraction et non la localisation même), ce qui est, lexicalement, tout à fait correct. L'auteur de cette interprétation veut suggérer le sens suivant: "quand je serai hors de mon corps, je pourrai voir Dieu", allant dans le sens d'une conception platonisante (l'âme sans le corps, le corps comme prison pour l'âme), dans le sens d'une mystique de la vision béatifique. Ce n'est pas vraiment compatible avec la conception juive (où il n'y a pas d'âme sans corps) mais c'est, lexicalement, défendable.

En fait, nous sommes devant un problème théologique majeur à partir du sens donné à une préposition !

option 1: "dans ma chair" ?

("mîn" traduit par "dans": lexicalement incorrect !)

> option influencée par la théologie (paulinienne)

de la résurrection des corps

(n.b.: la vision d'Ezéchiel en Ez.37 semble aller dans le sens d'une résurrection du corps charnel mais il s'agit clairement d'une allégorie de la résurrection du peuple d'Israël après l'exil et non du sort individuel)

option 2: "à partir de ma chair" ?

("mîn" au sens temporel: "de mon vivant",
"à un moment de mon existence corporelle")
> vision mystique de Dieu

option 3: "hors de ma chair" ?

("mîn" au sens spatial: "hors de ma chair")
> vision béatifique de Dieu

Pour ce 3° épisode, nous allons aborder un verset archi-célèbre connu sous la forme: "Mon père était un Araméen nomade", archi-connu dans la tradition juive car, à chaque célébration du shabbat, il inaugure l'enseignement donné par le père de famille aux siens et à ses invités, et par lequel il continue la longue épopée et cheminement spirituel d'Israël.

Conformément à notre méthode, considérons d'abord les diverses traductions de ce verset.

Deut. 26,5: quelques traductions françaises modernes
(dans l'ordre chronologique de parution)

- (1890 ... 2002) Segond

**Mon père était un Araméen nomade;
il est descendu en Egypte ...**

- (1894 / 1923 / 1939) Crampon

**Mon père était un Araméen prêt à périr;
il descendit en Egypte ...**

- (1950 / 1968 / 1997) Maredsous (ss. Passelecq)

**Mon père était un Araméen nomade,
qui descendit en Egypte ...**

- (1955 / 1973) Bible de Jérusalem (Cazelles pour Deut.)

**Mon père était un Araméen errant
qui descendit en Egypte ...**

- (1956) Dhorme

**Mon père était un Araméen errant
et il descendit en Egypte ...**

- (1973) Osty

**Mon père était un Araméen errant
et, ..., il descendit en Egypte ...**

- (1974 / 1985) Chouraqui

**Arami perdu, mon père
est descendu en Misraïm ...**

- (1975) Traduction Oecuménique de la Bible
**Mon père était un Araméen errant.
Il est descendu en Egypte ...**

- (2001) Bayard (Bénoziglio pour Deut.)
**Mon père était un Araméen errant
qui descendit en Egypte ...**

Nous n'allons nous intéresser qu'au 1^{er} stique du verset
On remarquera tout de suite quelques variantes secondaires:

- "un Araméen nomade" (Segond et Maredsous)
- "un Araméen errant" (BJ, Dhorme, Osty, TOB, Bayard)

Notons quand même que, à strictement parler, il y a une fameuse nuance entre "être nomade" et "être errant". Le nomadisme est un état civilisationnel qui s'oppose historiquement et sociologiquement à l'état sédentaire. L'errance est une condition humaine qui induit une idée de fuite forcée devant des menaces.

Plus curieuse est la traduction "prêt à périr" dans la traduction de Crampon, toujours très proche de l'hébreu, on le sait. Ceci nous alerte d'un problème avec le mot hébreu sous-jacent "'obèd'" que nous allons examiner dans un instant.

La traduction de Chouraqui est déconcertante (comme d'habitude), énigmatique même: une traduction "automatique", mais révélatrice de toutes les difficultés de ce verset, loin d'être simple comme auraient pu le faire croire les 7 traductions conventionnelles. Si il y a faute, il faut la débusquer et la corriger.

Il est temps de nous pencher sur l'hébreu.
- Hébreu (5^e s. av.J-C / ...1937, éd. critique Kittel, Stuttgart)

**'arami 'obéd 'âbi
wayyéred mtsraimâh**

L'Araméen pourchassant mon père,
[et] il se rendit en Mitsraïm ...

Le premier mot "'Arami" est à une forme, en soi, curieuse.
C'est pourquoi, sans doute, Chouraqui l'a laissé tel quel. Ce pourrait un accident technique de copie ou une abréviation d'un pluriel "Aramim", les Araméens, que l'on pourrait aussi traduire par un générique: "l'Araméen". C'est l'hypothèse la plus vraisemblable. C'est ainsi d'ailleurs que l'ont compris la LXX et la Vulgate qui traduisent par "Syrus" (parce qu'à leur époque la région de ces Araméens s'appelait "Syrie", sans plus).

- Grec - LXX (3^e s. av.J-C / ...1935, éd. critique Rahlfs, Stuttgart)

**Surian apebale o patèr mou
kai katebè eis Aigupton ...**

Mon père abandonna le Syrien
et il descendit en Egypte ...

- Latin - Vulgate (4° s. après J-C / ...1592, révision Sixto-Clémentine)

**Syrus persequebatur patrem meum,
qui descendit in Aegyptum ...**

Le Syrien pourchassait mon père,
qui descendit en Egypte

Le 2° mot *'obed* est le mot problématique, on en était alerté. Il s'agit d'une forme verbale (un participe actif) du verbe *'âbéd* qui signifie "anéantir, détruire, exterminer" ou, en un sens plus faible, "pourchasser, chasser", ou plus faiblement encore: "abandonner" ou, autrement vocalisé (en *'âbod*), "périr, s'égarer, errer". Suivant cette dernière option, on comprend les traductions par "errant", "perdu". Suivant la première option, on devrait traduire par "pourchasser, chasser" (non représenté par les traductions françaises). Mais il n'y a en tout cas pas de verbe copule "être" dans le jeu. Le verbe de ce stique est *'obed*. En hébreu (comme en grec d'ailleurs), le participe sert très souvent comme forme affaiblie de l'indicatif (passé, présent ou futur). Il n'y a pas de mal à le traduire par un participe présent mais, en français, on réserve plutôt le participe présent à une phrase subordonnée circonstancielle. D'où la traduction littérale proposée: "L'Araméen pourchassait mon père (et mon père descendit en Egypte)", le "et" ayant ici valeur consécutive, strictement équivalente à -en paraphrasant quelque peu-: "L'Araméen pourchassant mon père, (mon père quitta leur pays et se rendit en Egypte)".

Les Hébreux ne sont pas des Araméens (ils en sont proches mais ils en ont toujours été de chers ennemis) et ce ne sont pas des nomades (ils n'auront d'ailleurs qu'une idée, c'est de trouver une terre et de s'y fixer). D'où vient ce contresens total des traductions ?

Dans la traduction littérale que je viens de proposer, vous aurez remarqué que "Araméen" était le sujet et "mon père" le complément d'objet direct. Ce qui est corroboré par les versions grecques, syriaques et latines et qui correspond d'ailleurs à la syntaxe de la version hébraïque; il n'y a aucune hésitation à ce sujet. Or, vous aurez remarqué aussi que toutes les traductions (sauf Chouraqui), par un tour de passe-passe, faisait de "mon père" le sujet et de "Araméen" un simple attribut doublé de "errant" comme qualificatif. En plus d'y ajouter un verbe, on joue allègrement avec les fonctions des mots dans la phrase ! Ce n'est pas très correct. Chouraqui fait de "mon père" le sujet de la phrase suivante, soit, mais il fait du verbe un participe passif (où le sujet subit l'action). Or il s'agit bien d'un participe actif (où le sujet est l'acteur, donc "Araméen pourchassant").

Pourtant, ces traducteurs ne sont pas de mauvaise foi. Ils sont piégés par la facilité avec laquelle le français utilise le verbe être comme copule (simple lien d'identification entre un sujet et un attribut, ce qui -ils devraient le savoir- n'est pas la cas en hébreu !). En hébreu, le verbe être est un verbe fort, un verbe d'existence. Pour dire "mon père était un Araméen errant", l'hébreu dirait "Mon père, un Araméen errant, lui" (on accole le pronom personnel au sujet). Ils étaient aussi persuadés, sur fond d'une Histoire Sainte communément reçue, qu'Abraham, Jacob et tous les patriarches hébreux étaient des

Araméens nomades. Ils étaient plus ou moins excusables. Jusqu'il y a peu, on ne connaissait de l'histoire du Moyen-Orient que ce qu'en disait la Bible. Ce n'est pas -ce n'est plus - une excuse valable. Depuis deux siècles, on en sait infiniment plus grâce à l'archéologie. Elle n'a commencé -sauf pour les pillards- qu'au 17^es. et n'a donné de résultats un peu complet qu'à partir du 19^e. Voyons les textes qui mentionnent les deux étapes majeures de cette itinérance des patriarches. Ces mentions sont précieuses car elles nous renvoient potentiellement à une réalité externe qui se prête à une vérification.

- Selon Genèse chap.11-12, Abraham est parti d'Ur en Chaldée.

Le site a été identifié et fouillé par les archéologues. On en connaît actuellement bien l'histoire. C'est ça le travail des orientalistes. Ur, qu'Abraham quittait, était, à l'époque présumée de son départ ou de sa fuite (vers 2000 av.J-C), une cité-Etat avec de nombreux bâtiments en dur (ça n'est pas une coutume nomade !) et une formidable administration (des dizaines de milliers de tablettes administratives et économiques), gérant un fameux empire (toute la Mésopotamie). A cette époque, Ur a été, en effet, attaquée et finalement détruite par des hordes de nomades amorites du désert arabique. Si Abraham y était installé et qu'il a dû fuir, c'est que lui n'était pas un nomade mais qu'il est devenu, bien malgré lui, un fuyard, un errant. L'itinéraire, le long de l'Euphrate, est parfaitement plausible.

- Selon Genèse (chap. 25-28), Abraham se serait arrêté à Harran.

Le site a été identifié et fouillé mais il est fort en ruines. On en connaît aussi actuellement très bien l'histoire par des sources multiples et indépendantes.

Harran (où, par après, Jacob fut envoyé chercher sa future femme, selon Gn.29) était un important centre caravanier (jusqu'au début du 20^es. !). Un centre caravanier suppose deux types de population. Celle, bien sûr, des caravaniers (mais chaque fois très temporaires) mais aussi celle de sédentaires qui organisaient l'hébergement et les transactions. Les Hébreux s'y étaient, semble-t-il installés mais en ont sans doute été chassés parce qu'ils devenaient des concurrents encombrants.

L'archéologie et l'histoire viennent ainsi remettre en cause d'idée communément admise -et relayée par les traductions- d'un Abraham araméen et d'un Abraham nomade comme les Araméens. L'enjeu théologique n'est pas majeur, sauf q'un constat sociologique de nomadisme n'est pas la même chose qu'une théologie de l'errance, bien plus riche et interpellante !

Le verset que nous allons étudier en ce 4^e épisode fait partie de ce qu'on appelle les "Bénédictions de Jacob". A la veille de mourir, le père réunit ses 12 fils et leur adresse un dernier message. Il ne s'agit pas nécessairement de bons vœux ou d'encouragements. Le portrait est parfois sévère et assorti de la plus nette réprobation. Comme celui-ci: "Siméon et Lévi sont frères. Leurs épées sont des instruments de violence. Que mon âme n'entre point dans leur conseil. Que mon esprit ne se joigne pas à leurs réunions. Car dans leur colère, ils ont égorgé des hommes ...". La leçon théologique porte sur la condamnation de la violence de ces deux frères mais ce n'est pas cela qui fera l'objet de notre enquête mais bien la traduction par "âme" du mot hébreu *nefesh* (ce qui n'est pas faux mais qui est un choix ultra-spiritualisant en la circonstance) et, pour y arriver, la traduction d'un mot qui signifie "entrave en bois" par "conseil". Voyons d'abord comment cela se présente dans les diverses traductions de ce verset.

Gen.49,6: quelques traductions françaises modernes
(dans l'ordre chronologique de parution)

- (1890 ... 2002) Segond

**Que je n'entre pas dans leurs complots;
que je ne m'unisse pas à leurs assemblées.**

- (1894 / 1923 / 1939) Crampon

**Que mon âme n'entre point dans leur conseil;
que mon âme ne s'unisse point à leur assemblée.**

- (1950 / 1968 / 1997) Maredsous (ss. Passelecq)

**Que mon âme n'entre point dans leur conseil;
que mon esprit ne se joigne pas à leurs réunions.**

- (1955 / 1973) Bible de Jérusalem (Larcher pour Job):

**Que mon âme n'entre pas en leur conseil;
que mon coeur ne s'unisse pas à leur groupe.**

- (1956) Dhorme

**Que mon âme ne participe pas à leur conseil;
que mon coeur ne se joigne pas à leur assemblée.**

- (1973) Osty

**Que mon âme n'entre pas dans leur conseil;
que mon coeur ne se joigne pas à leur assemblée.**

- (1974 / 1985) Chouraqui

En leur tréfonds, tu ne viendras, mon être !

A leur assemblée, tu ne t'uniras pas, ma gloire !

- (1975) Traduction Oecuménique de la Bible

Je ne veux pas venir à leur conseil;

je ne veux pas me réjouir à leur rassemblement.

- (2001) Bayard (Alferi/Prévost pour Job)

Ma vie, ma passion, sans eux,

loin de leur conseil.

Intéressons-nous d'abord au premier segment du premier verset.

Segond traduit le mot qui nous intéresse par un simple pronom personnel: "Que je n'entre pas dans leurs complots".

Il est suivi par la TOB: "Je ne veux pas venir à leur conseil.

Cinq autres traduisent unanimement: "Que mon âme ..."

(Crampon, Maredsous, BJ, Dhorme, Osty)

Avec Chouraqui, le mot se retrouve en fin de phrase, traduit par être.

Bayard le traduit par "ma vie".

Penchons nous sans tarder sur l'hébreu.

- Hébreu (5° s. av.J-C / ...1937, éd. critique Kittel, Stuttgart)

bedam 'al-tâbo' nafshî

biqhâlâm 'al-takhad qebodî

En leur entrave, que n'entre pas mon cou (*nefesh*);

à leur assemblée, que ne s'associe pas ma renommée (*qâbod*).

Le mot traduit par "mon âme" ou un pronom ou "mon être" est *naphshi*, une forme déclinée de *nephesh*. Penchons-nous quelque peu sur ce mot capital, objet d'une étude approfondie par un exégète bien connu. Les 753 usages du mot *nephesh* y sont analysés un par un.

En voici les conclusions en quatre lignes:

- sens premier: gosier (dans sa fonction alimentaire ou respiratoire)

- sens dérivé 1: l'être, en tant que vivant (qui respire)

- sens dérivé 2: l'être, en tant qu'intériorité (au sens sentimental ou spirit.) - sens

dérivé 3: l'être, en tant qu'individu, la personne, pronom pers.

Le mot peut donc éventuellement être traduit par "âme" (sens dérivé 2)

mais il y a un obstacle, qui vient du contexte: le mot sad qui signifie clairement "entrave" (première ligne, premier mot: *bedam*).

Le mot *sad* n'est utilisé que deux fois dans la Bible. Les voici:

- Job 13,27: "... pour que tu mettes mes pieds dans les ceps"

- Job 33,11: "Il a mis mes pieds dans les ceps"

Au lieu de *nephesh*, nous avons ici *regel*, pied, mais la pièce de bois pour entraver les pieds est du même type que pour entraver le cou et les poignets (le carcan de cou comme au M-A). Le cou est l'enveloppe extérieure de la gorge, du gosier, qui est l'organe interne; les deux mots sont souvent synonymes dans le langage poétique. La traduction qui s'impose ici est gosier, le sens premier de *nephesh*. On aurait difficile à mettre une "âme", toute immatérielle, dans les ceps !

Mais pourquoi tout le monde traduit par "conseil" qui n'est en aucune manière un dérivé même lointain de "entrave" ? Parce que, ici, les traducteurs changent de texte de référence en passant à la version grecque qui a bien "*eis boulèn*".

- Grec - LXX (3° s. av.J-C / ...1935, éd. critique Rahlfs, Stuttgart)

**eis boulèn autôn mè elthoi hè psuchè mou;
kai epi tè sustasei autôn mè ephesai ta hèpata mou**

En leur conseil, que n'entre pas mon âme (*psuchè*);
et à leur assemblée, que mes viscères (*hèpata*) ne s'associent
pas.

Pourquoi le texte grec de la LXX a mis "*eis boulèn*", sans aucune base en hébreu, dans aucun mss. ? Parce qu'elle-même sans doute, sous l'influence de la culture hellénistique qui était la leur, voulait faire passer le sens métaphysique de "âme". Or ce bout de bois dérangeait dans cette optique. Ils ont donc supposé une faute quelconque et remplacer par un mot compatible avec l'usage du mot "âme" au sens spirituel ou au moins mental. Où trouver le mot adéquat sans trop d'arbitraire ou de fantaisie: dans le stique suivant où l'on trouve le mot *heikal*, assemblée. Comme les deux stiques sont de constructions parallèles, ce parallélisme même leur a suggéré le choix du mot *boulè*, conseil (qui se dirait *moatsâh* en hébreu). Or le concile de Trente en 1570 avait décidé que le texte grec de la LXX était également inspiré et qu'il pouvait donc servir de base valable à la traduction. Vous conviendrez que ce n'est pas un argument très philologique ...

Le latin a simplement suivi la version grecque:

- Latin - Vulgate (4° s. après J-C / ...1592, révision Sixto-Clémentine)

**In consiliorum eorum non veniat anima mea;
et in coetu illorum non sit gloria mea.**

En leurs conseils, que ne vienne pas ma âme;
et en leur assemblée, que ne soit pas ma gloire.

Un indice très important nous vient de la version syriaque. Celle-ci, on le sait, est habituellement très proche du grec. Les Syriaques des premiers siècles connaissaient très bien le grec mais leur langue, l'araméen, est une langue sémitique, proche de l'hébreu et de son esprit concret.

- Syriac (4° s. après J-C, éd. Pshitta)

**berozoun lo' yelat nafshi;
we-baqhnoshnouhn lo' nachtet**

En leur bois, que n'entre pas mon âme (*nafsho*);
en leur assemblée, qu'elle ne se joigne pas.

Ils ont traduit ce mot *sad* par le mot '*arzo*' qui désigne le même instrument de torture (mais plutôt en fer). Cette résistance du mot dans la version syriac est une très bonne raison philologique pour maintenir le mot hébreu *sad* dans toute sa force. Autrement dit, ce n'est pas par "âme" qu'il faut traduire ici *nephesh* mais bien par son sens de base: gosier. Le sens est alors tout à fait satisfaisant et il n'est plus nécessaire de changer arbitrairement de mot. Le message adressé à Siméon et Lévi est bien celui d'une désapprobation de toutes ces pratiques de violence.

En traduisant par "tréfonds" comme on l'a vu, Chouraqui garde l'idée de supplice mais le sentimentalise entièrement parce qu'il veut, lui, absolument et automatiquement, traduire *nephech* par "être".

A nouveau, l'enjeu, ici, n'est pas très important. Mais ce parti pris spiritualisant ne rend pas service. Il vaut mieux être en contact avec la rudesse -qui est aussi le charme- de l'hébreu ... et expliquer les images s'il le faut !